

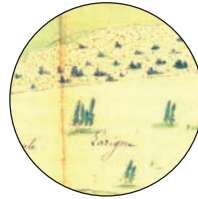
Blagnac, questions d'histoire **51**

Revue Semestrielle d'histoire locale - mai 2016



Un Toulouse-Lautrec
à l'origine de l'immunité
parlementaire

p.1



Un procès
pour garder
le Ramier

p.6



Tableau de la fête de la Fédération par Joseph Roques - Toulouse : Musée des Augustins - photographie Daniel Martin

Poilus
oubliés

p.14

La Retirada :
d'autres
témoignages

p.18

Le Concorde
Souvenirs
Souvenirs

p.40

Blagnac
et la Chocolaterie
Artisanale

p.45



La Retirada : d'autres témoignages

En novembre 2009 et en novembre 2013,
nous avons recueilli et présenté dans les numéros
38 et 46 de la revue "Blagnac, Questions d'Histoire"
de nombreux témoignages consacrés à l'Histoire
tragique de la Retirada.

Aujourd'hui, nous publions celui de Pili Fabia et,
comme nous l'avions fait dans le numéro 46 pour
Rose Dubost-Contreras, nous laissons la parole aux
descendants des réfugiés espagnols installés un
temps à Blagnac : Michel et Simon Roca,
Marie-Hélène Roman-Roca et Jean Padilla,
que nous remercions infiniment.

Gonçal Roca

par Michel Roca et revu par son fils, Simon

Lors du décès* de Gonçal Roca, en octobre 1998, son fils Michel lui a rendu un émouvant hommage pendant la cérémonie de crémation.

Quatre drapeaux. Quatre bouquets. Quatre bouquets pour illustrer une vie. Le drapeau, le bouquet catalan, quatre barres rouges (rouge sang) sur fond jaune. Le drapeau (le pays) que tu as le plus aimé dans la vie, le collant partout dans ta chambre, ton atelier et dans la rue ; le mettant à la boutonnière, à la cravate et même aux bretelles, celles-là même de ton habit de mort. Il est juste également que le drapeau catalan entoure le cercueil. C'est le drapeau de ta première patrie, de ta langue maternelle.

Le drapeau français. Le bleu, le blanc, le rouge. La France aura été par la force des choses et de l'histoire ta seconde patrie. Une France encore et sans doute toujours, malgré tout, généreuse et ouverte à l'étranger. La France où sans doute tu as commencé par être mis dans un camp, mais la France aussi qui t'a donné du pain et des amis, de fraternels compagnons.

Les couleurs du drapeau de la République espagnole. Le rouge, le jaune et le violet. Toute ta vie tu as combattu pour la République espagnole et surtout pour les valeurs républicaines. Malheureusement la République espagnole n'a eu qu'une brève existence mais combien importante pour ta vie : la guerre d'Espagne, l'assassinat de Luis Companys et combien d'autres événements s'y sont déroulés.

Le drapeau de l'Espagne. Le jaune et le rouge. C'est Rose, c'est nous aussi, tes enfants, qui avons voulu sa présence. Peut-être parce que nous nous sentons un peu moins catalanistes que toi et que l'Espagne est toujours au fond de nos cœurs.

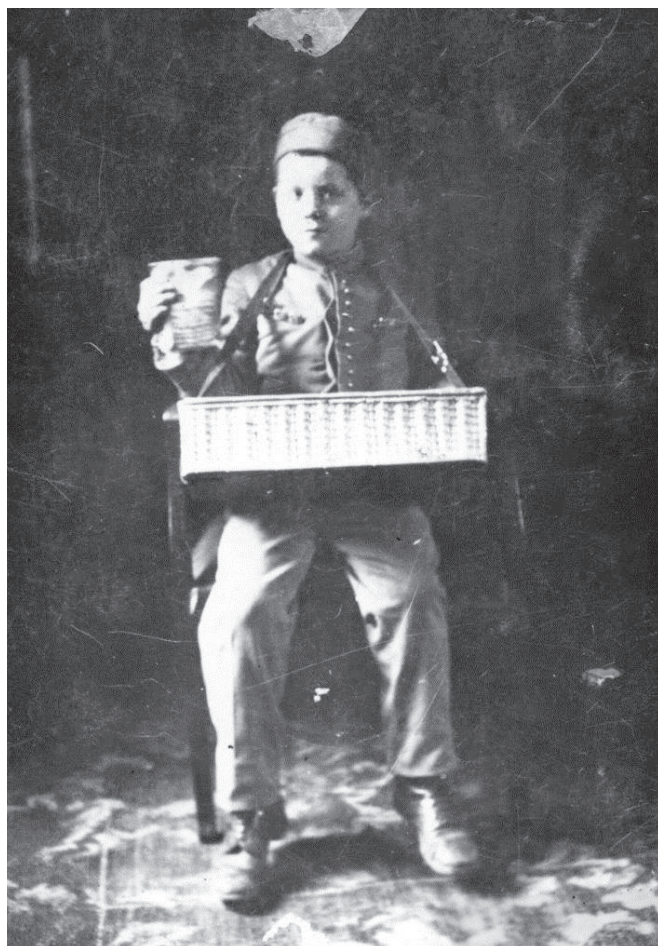
Quatre bouquets, quatre drapeaux, pour résumer une existence inscrite dans l'Histoire.

La guerre d'Espagne. Cette guerre d'Espagne. Comment ne pas commencer par elle ? Combien de fois ne l'as-tu pas évoquée à table, le soir ou au cours de promenades et en toutes occasions. A cause d'elle, de la défaite, qui a été sans doute l'événement majeur de ton existence, tu mourras loin de ta patrie, de ton sol natal, de ton petit village médiéval de Guimerà, province de Lleida, de la terre catalane, de l'Espagne enfin. Le village de ton enfance, tu l'as aimé comme nul autre et tu as pu jusqu'à la dernière période y revenir, toujours y revenir pour faire la nique à l'exil, au déracinement, à la désolation qui comme le prophétisait Hanna Arendt seraient la marque du siècle. Tu as pu y revoir ta maison natale, ta famille, la famille du "fuster", du menuisier. Toujours, tu as accordé une grande place à la famille et aux liens familiaux, nouant et renouant les fils qui te reliaient à ta terre natale faisant des recherches généalogiques à ta manière, reconstituant (ou inventant) le blason de la famille Roca, visitant de manière incessante les uns et les autres.

**Même le temps
est retrouvé
Ce provisoire
des merveilles**

Jean Malrieu

Ton enfance n'a pas été d'un grand bonheur. Orphelin de père, tu es resté sans ressentiment pour une mère qui peut-être ne s'est pas beaucoup occupée de toi et dont tu nous a toujours caché le type de vie qu'elle menait à Barcelone. Car bien vite vous avez dû quitter Guimerà pour aller vivre à Barcelone. En fait tu as été un enfant de la rue, comme tant d'autres, livré à lui-même dans les artères de la métropole catalane. Il fallait que la graine soit bonne pour qu'elle ne tourne pas mal. La graine était bonne. Dans la misère tu as dû travailler très tôt. Tu aurais aussi pu mal tourner. Mais, malgré les déterministes de tout poil, ceux qui accusent toujours la société et jamais l'homme, tu as prouvé qu'il y a bien en chaque homme la possibilité, quel que soit le milieu, de ne pas être corrompu par lui et de rester, de devenir aussi un enfant et un adolescent honnête,



Gonçal à 7 ans

puis un homme juste.

Tu as été, entre autres petits métiers, garçon coiffeur. (Toute la vie on viendra d'ailleurs se faire couper les cheveux par toi. N'est-ce pas Simon ?). Dans un salon de Barcelone tu as même malencontreusement coupé l'oreille d'un client qui mettant la main à la tête et la retirant tachée de sang, est parti en courant sans demander son reste et sans payer. Je vois la colère de ton patron.

Il faut imaginer Barcelone entre les deux guerres. Quel creuset de mouvements, d'idées, de tendances, d'hommes, de femmes, de marchandises sur le port, de trafics, d'espoir et de libertés. Quel sol pour les idées révolutionnaires de toutes sortes qu'elles soient anarchistes, libertaires, communistes ou trotskystes. Quelles revendications pour une langue, une nationalité, un changement de statut et de régime. Les idées nouvelles du siècle, bonnes ou mauvaises, l'histoire jugera, trouvent à Barcelone un terreau inimaginable. Tu participes de ces mouvements. Végétarien et naturiste, tu es même un certain temps frugivore strict. Car on ne peut changer la société que si l'on change en même temps le corps. C'est tout un. Tu participes à des manifestations de révolte contre le roi et la royauté (le pitoyable Alphonse XIII). Les cris sur les Ramblas de "A Mort al Rey !" te valent bien des déboires. Une autre fois le drapeau catalan fièrement affiché à la boutonnière (n'oublions pas que les quatre bandes rouges sur fond jaune figurent des traces de sang) te valent un bon passage à tabac. Tu fréquentes les rangs anarchistes. Tu es de toutes

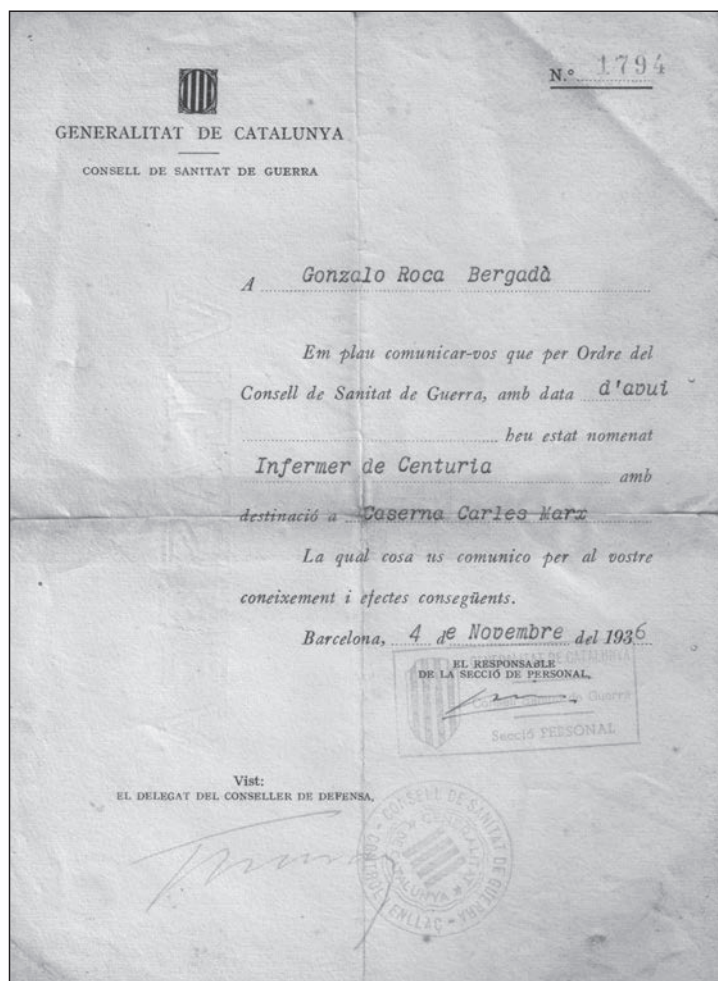
les manifestations, les révoltes et même les révolutions. Peut-être par une sorte de prédestination au pacifisme tu récupères lors du pronunciamiento de Franco, dans une armurerie, une carabine qui se révèle être une carabine à flèches. Elle fera bien l'affaire. L'important, c'est d'être armé. Il est cinq heures du matin. A ce moment ce sont les syndicats anarchistes qui se soulèvent principalement pour faire barrage au généralissime. Ils font face à des soldats que l'on a drogués et intoxiqués. Déjà, vous combattez quasiment à mains nues, à armes inégales.

J' imagine maintenant ta vie à Barcelone à l'époque, en pleine jeunesse, en pleine beauté, quittant le travail dans une "calle" obscure du Barrio Chino. Je t' imagine aller retrouver ou convaincre d'autres camarades qu'il faut, vite, changer le monde. A l'époque, tu habites une petite chambre dans une maison close qui appartient au père d'un ami. Au fond de toi, tu me l'as confié et confirmé ces jours-ci, au fond du fond tu es et tu restes anarchiste, désirant une disparition immédiate ou tout au moins rapide de l'État, le plus froid des monstres froids. L'Espagne, la Catalogne ont été un des foyers historiques les plus importants de la pensée et de l'action libertaires (la C.N.T, la F.A.I), tu n'échappes pas aux grands courants de l'Histoire et l'histoire ne t'échappe pas.

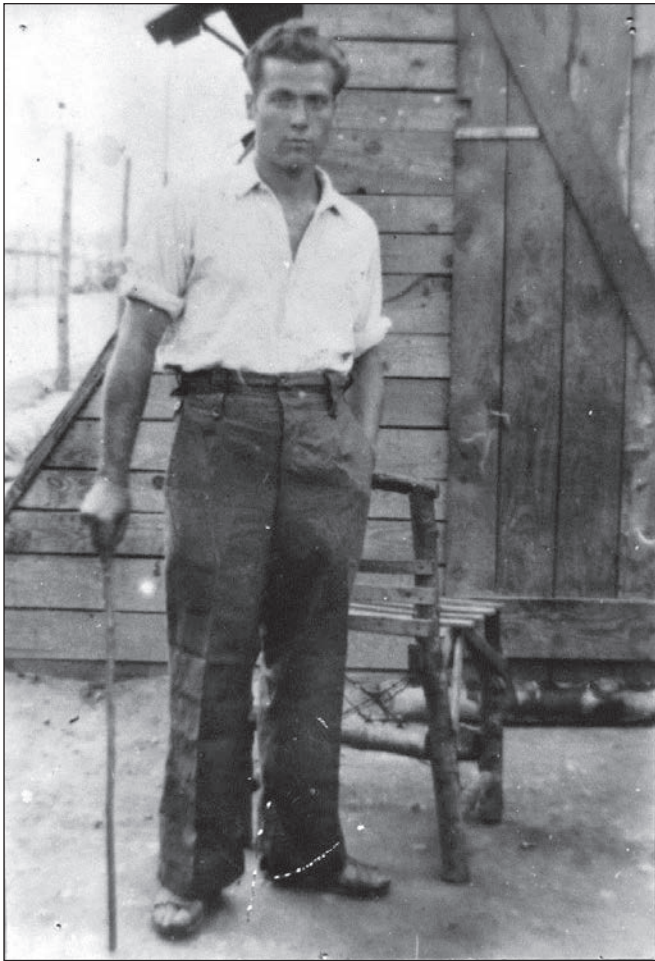
Après une période aussi troublée, instable, où de nombreux pays de l'Europe cherchent leur voie au travers de la montée des idées extrémistes, où Hitler en Allemagne suit depuis les années 20, depuis 1933, son funeste chemin, où la France connaît les journées de février 34 et où s'installe le Front Populaire, l'Espagne voit donc en 1936 éclater la guerre civile par la trahison et le coup d'état du général Franco. Tu es, bien entendu, du côté de la République, comme tous les catalans progressistes. Tu t'engages dans les rangs des troupes anarchistes, puis ayant fait l'expérience d'une certaine désorganisation, de pas mal d'injustices et d'intimidations dans les petits villages, tu rejoins les rangs communistes. L'atmosphère du temps est bien retranscrite, comme tu me l'as dit, par le film de Ken Loach "Land and Freedom". Pacifiste convaincu, tu refuses de porter une arme et tu deviens "practicante", infirmier militaire. Il n'y a rien de pire qu'une guerre civile. Les horreurs de la guerre d'Espagne, chacun les connaît. Ici la ligne de partage, la guerre passe par le front mais aussi au sein même des familles. Aux combats qui opposent les deux principaux camps se surajoutent les querelles qui opposent les rangs républicains : anarchistes, communistes, trotskystes. Au sein même de notre famille, du côté de ma mère, de ma grand-mère, le déchirement a été total et les morts nombreux (trois frères de ma grand-mère Marguerite). La guerre, c'est aussi l'occasion de connaître des amitiés et une fraternité intenses, mais aussi une misère totale. Pas de pansements, pas de médicaments pour soigner les blessés. Un tel a une peur intense de la mort, un tel, le bras arraché, exhorte ses camarades à l'attaque, un tel dans la tranchée affirme vouloir "vivre comme un cochon, comme un bourgeois, comme le plus cochon des cochons, le plus bourgeois des bourgeois", un tel meurt à côté de toi lors d'un bombardement alors que tu le soignes, etc... Miraculeusement tu ne reçois pendant la guerre aucune blessure. Les divisions mussoliniennes et nazies, dont la sinistre légion Condor, sont venu prêter main forte à Franco et mettre au point leurs machines guerrières. Ta division républicaine, la 27^e, la "Bruja", la sorcière, ta brigade, la 123^e se bat aux cotés des Brigades Internationales. Combien de fois ne nous as-tu pas raconté les avoir vues pleurer quand elles doivent quitter le front. Et toi, tu pleures aussi. C'est l'heure en France de la politique de la "non intervention" de Blum et du gouvernement à dominante socialiste, malgré l'opposition des communistes et de Pierre Cot. J'aurai, sachant cela, toujours du mal à voter socialiste...

Ta mère, Amparo, a la volonté sans faille (pour fuir les créanciers elle vous avait amené à Lourdes, toi et ton frère, avant la guerre, à pied et en poussette ! Quelle épopée, narrée par ton ami Basset !). Ta mère est venue te voir au front sur l'Ebre et a même déclenché quelques rafales de mitrailleuse sur l'ennemi. Au front tu reçois des lettres de ta marraine de guerre qui soutient le moral du soldat républicain, elle s'appelle Rose Oliver et un jour, elle sera ton épouse.

Finalement la guerre est perdue. 1939. La retraite. Tu franchis la frontière française, vous jetez les armes, vous êtes misérables, dépenaillés, affamés, malades. Tout de suite on vous met dans des camps. Saint Laurent de Cerda. Vous pensez encore pouvoir revenir en Espagne. C'est un fol espoir. Après une évasion, on vous conduit à Marseille. Puis au camp de triage de Perpignan, un ancien haras de remonte. Hommes 40, chevaux 8. Toutes les 24 heures, un petit morceau de



Affectation en novembre 1936. Sietano (Huesca) 5-11-1936



Bram, novembre 1939

pain. Puis c'est le camp d'Argelès. Allergique à l'eau de mer, tu tombes malade. On te transfère vers le camp de Bram dans l'Aude. La vie au camp est affreuse, mais là aussi les communistes s'organisent : pour soutenir les plus faibles, pour continuer à s'éduquer et à résister, pour, aussi, jouer aux échecs. On ne saurait trop dire la solidarité et la fraternité qui règnent dans les camps et qui permettent de survivre.

On demande des volontaires pour aller travailler dans des fermes normandes. Tu pars donc en Normandie, dans l'Eure. A la ferme, tu effectues de durs travaux agricoles et tu coupes aussi les cheveux. Nous avons une photo de toi devant un grand pressoir à cidre.

De la ferme tu vas travailler dans un camp d'aviation tout proche pour faire des travaux de terrassement. Tu es déjà dans la résistance. Tu es payé. Tu envoies de l'argent à la famille de Rose qui habite rue du Général Compans à Toulouse, près de la gare Matabiau. Tu as un point de chute et une adresse à Paris. Tu t'y rends chaque mois pour ramener de la propagande antinazie. Le parti espagnol te demande d'occuper les fonctions de secrétaire général du Parti à Paris. Tu acceptes à condition de n'avoir aucune arme et de ne tirer sur personne. A l'époque le mot d'ordre est "à chacun son soldat allemand" (début 1942). Tu vis la clandestinité, les planques, le couvre-feu, etc... La misère matérielle est grande. Tu maigris de quinze

kilos en trois mois avant d'être relevé de ce poste épuisant. Mais à cette époque, parmi les guérilleros espagnols, l'idéal est fort, la foi intacte. Tu traverses encore la résistance sans blessures et sans tomber malade. Tu te maries avec Rose (la "Rosita" comme je l'appelle aujourd'hui). Revenu sur Toulouse tu participes à la résistance liée à la F. T. P-M. O. I.



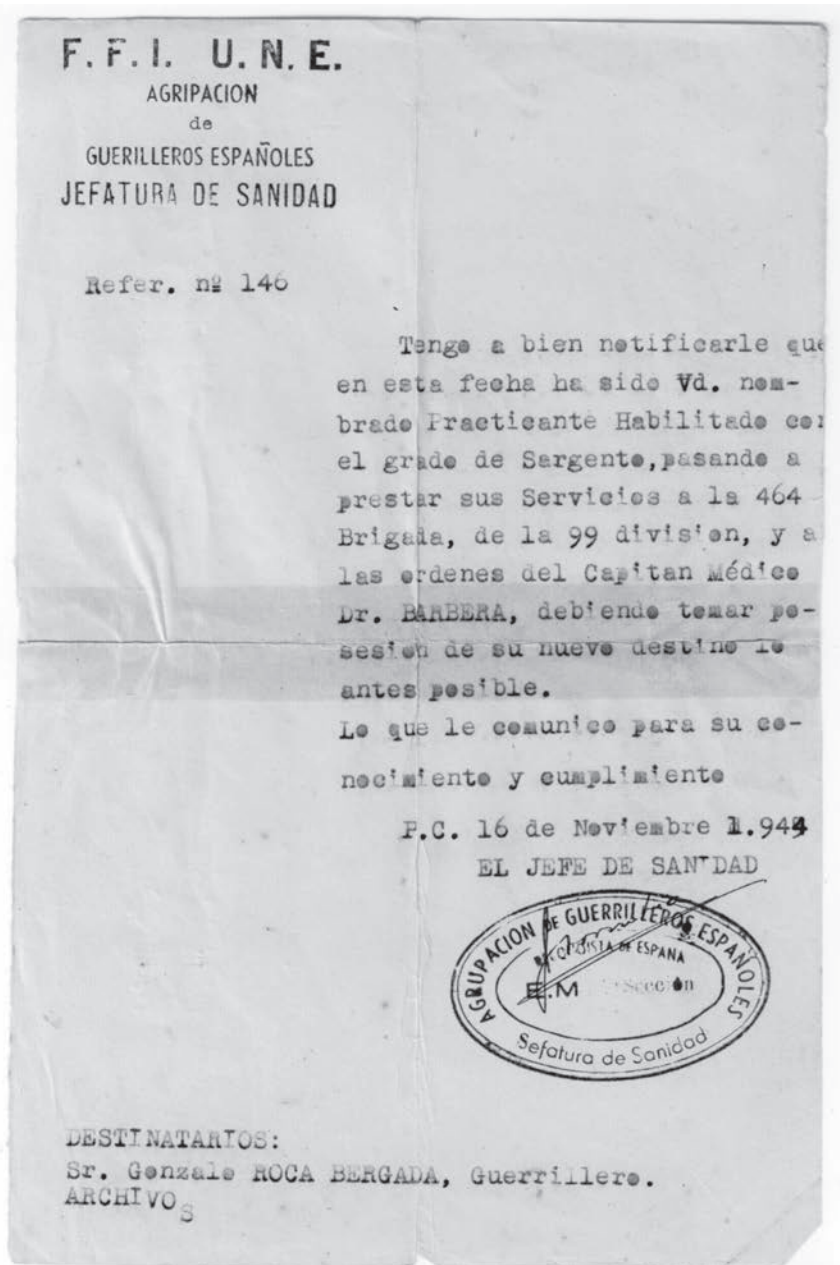
Gonçal Roca (au centre) en Normandie, début 1940

La maison de la contrescarpe d'Aurore Bleys à Gaillac, que tu vas rencontrer plus tard à Blagnac, est un des centres secrets de la M. O. I. La rencontre avec Aurore, la "Mère" est une des grandes rencontres de ta vie, comme plus tard de la mienne. En effet, tous deux vous êtes passionnés de spiritualité hindoue. Vous lisez les textes de Shri Aurobindo, Shri Ramas-krina, la Baghavada Gita, etc... Tu l'inities à de nombreux textes. Elle t'appelle "mon maître".

Je revois encore tous ces ouvrages édités par Jean Hébert. J'en conserve quelques uns très précieusement. Résistance et spiritualité ne sont pas incompatibles. La maison d'Aurore à Saint-Paul de Mamiac est aussi un foyer de résistance. André Wurmser s'y cache de nombreux mois. Aurore y abrite Jean Eterstein qu'elle a arraché à la milice et à la Gestapo. Nous passerons toutes les vacances à "Mon refuge", chez Aurore, à Saint-Paul jusqu'en 1968 où à votre tour vous achetez une maison dans le hameau.

Vous habitez dans une petite maison de Blagnac au fond du parc de Théophile Bleys, Théo, un des frères du premier mari d'Aurore qui est mort à la guerre en 1918. C'est là que naissent Marie-Hélène en 1944 et moi-même en 1949. Après la libération, en hiver 1945, alors que tu es employé à la S. N. C. A. S. E. qui deviendra après Sud Aviation, tu participes avec une poignée de communistes espagnols à "l'épopée du Val d'Aran".

De votre cellule de trente membres à Blagnac avec Ernesto Garcia, dont la femme a longtemps tenu une mercerie au centre de Blagnac, vous n'êtes que deux à partir. Tu laisses ta femme, ta fille qui a à peine quelques mois, ton travail. Vous pensez alors pouvoir reconquérir l'Espagne dont le P. C. E. pense qu'elle va tomber comme un fruit mûr puisque sont tombés Hitler et Franco. L'épisode est tragique, car déjà les cartes se sont recomposées en Europe et l'Amérique voit en Franco un allié contre le communisme. L'épopée fait long feu. Vous pénétrez de quelques kilomètres en terre espagnole. Mais très vite les nationalistes vous opposent les troupes d'élite, la légion étrangère, "el Tercio". Vos combat-



Certificat guerrillero Val d'Aran



Carte de guerrillero



SOCIÉTÉ NATIONALE
DE CONSTRUCTIONS AÉRONAUTIQUES
DU SUD - EST

SIÈGE SOCIAL
6, Avenue Marceau
PARIS (8^e)

TÉL: ELYSÉES 08.71

TÉLÉGRAMMES:
AEROSUDEST - PARIS

R. C. SEINE 272.095 B
N^o D'ENTREPRISE 270.75.108.003

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 1.700.000.000. DE FRANCS.

USINES DE TOULOUSE
TÉL. : Capitole : 64-54
6 lignes groupées

TÉLÉGRAMMES
AEROSUDEST-TOULOUSE

CH. P^o TOULOUSE 568 33
R. C. TOULOUSE 3066 B

USINES DE TOULOUSE
57, Chemin du Sang de Serp

LE 19 Décembre 1952

RECOMMANDÉE A.R.

N/Réf:

V/Réf:

Monsieur ROCA Gonzalo
Rue du Dr Guimbaud

BLAGNAC. (Hte-Gne)

Monsieur,

En participant au mouvement de grève
illégal du 19 décembre 1952, vous avez commis une
faute lourde et rompu le contrat de travail qui vous
lie à notre Société.

Je vous prie de noter, en conséquence, que
vous êtes rayé de nos effectifs à partir de la date
précitée.

Recevez, Monsieur, nos salutations.

S. N. C. A. S. E.
USINES DE TOULOUSE

Le Directeur

Licenciement pour grève

tants sont laminés. Ceux qui ne sont pas morts ont les pieds ou les mains gelés. Encore une fois il faut se retirer et Franco mourra dans son lit.

A la S. N. C. A. S. E., à Sud Aviation, future Aérospatiale, où tu es embauché d'abord comme manœuvre, sur les chantiers, par esprit de tolérance, de respect et d'amitié, tu fais le ramadan avec tes compagnons venus du Maghreb. Au cours d'une altercation, un ouvrier menace de te tuer. Tu te mets à genoux, tu écarter la chemise et tends ta poitrine vers le belliqueux : "Si tu veux me tuer, tue-moi !". Attitude désarmante, courageuse et juste.

Actif militant syndicaliste et politique, tu participes à toutes les grèves, à toutes les actions revendicatives. Jusqu'au lock-out de 1955 où, avec quelques camarades, tu es mis à la porte, pour cause de militantisme, de la grande usine d'aviation. Quelques jours après tu devais intégrer le bureau d'études comme technicien, dessinateur industriel. Par un travail acharné des cours du soir de l'école d'entreprise, tu as franchi toutes les étapes qui mènent de l'ouvrier spécialisé (O. S.) à l'ouvrier hautement qualifié (O. H. Q.) en ajustage, puis au bureau d'études. Mais en cette période de luttes de classes intenses, on ne veut pas des militants communistes, aussi compétents soient-ils. Tu es alors inscrit sur une liste noire ou une liste rouge que les patrons se transmettent

et qui met à l'index les militants.

Bien entendu, ni Potez, ni Dassault, ni Bréguet ne t'embaucheront. Tu te reconvertis alors dans l'automobile, déqualifié de fait par la force des choses. Tu redeviens tôlier, chaudronnier, notamment à Sud Automobiles. Mais tu t'es toujours intéressé à la radio, suivant, là aussi avec méthode et assiduité des cours par correspondance dont je revois encore les fascicules de l'École Universelle. Tu construis de petits postes à galène, à lampe. Puis des postes plus conséquents auxquels tu ne mets pas toujours une "carrosserie". J'entends encore les grésillements, le fading de leurs haut-parleurs. La radio, en dehors de son intérêt purement technique, est surtout un moyen de communiquer avec le monde entier. Radio amateur indépendant, je te revois écouter tous les pays du monde, l'Espagne bien sûr, mais aussi radio Pékin ou Hilversum, en notant sur de multiples carnets les heures et les fréquences, le tout pointé sur une mappemonde fixée au mur. Tu commences à réparer les postes de radio des copains. Il y a toujours eu à la maison, une pièce-atelier, un antre où tu es le seul à régner, avec un bureau, un établi, des étagères remplies d'objets techniques, de revues, d'outillages divers : fer à souder, perceuses, résistances, condensateurs, potentiomètres...

Un jour, tu réponds un peu par hasard à une annonce de La Dépêche qui demande un réparateur en électricité et électronique. Ainsi commence, de manière surprenante, ta carrière dans les flippers. Tu es embauché par Monsieur Ladevèze, propriétaire du Café le Cardinal, place Wilson, qui a une exploitation de flippers. Au début avec beaucoup de peine et d'angoisse, puis avec plus de facilité tu entres dans cette nouvelle profession, réparant les flippers soit dans les cafés, soit à l'atelier. Je te revois encore noter chaque jour, panne après panne, les symptômes, l'analyse, la solution. Je te revois dans les ateliers du Cardinal, de la rue Lafaille en plein quartier chaud de Denfert-Rochereau. Là aussi tu deviens un très bon technicien.

Après quelques années d'ouvrier réparateur, tu saisis, je ne sais par quelle soudaine témérité en ce domaine, l'opportunité de racheter une petite affaire en perte de vitesse, de te lancer comme travailleur indépendant. Tu deviens artisan à ton compte. Je me souviens des premières machines, ces premiers modestes flippers à la caisse rectangulaire, au fronton étroit et un peu austère, identiques à ceux que l'on voit dans les films américains, comme dans "Un homme est passé". Je revois leurs frontons désuets, leurs compteurs mécaniques. J'entends le bruit de la bille d'acier contre les "bumpers". Je revois la rue du Sénéchal où maman est maintenant concierge. Nous vivons dans la loge, très modeste appartement composé de deux parties séparées par un porche cocher. Ton atelier est au fin fond d'un dédale de couloirs. Je t'aide souvent, mais assez mal, à transporter les flippers démontés de la cour à l'atelier et retour. Je revois les juke-boxes, les fameux Wurlitzers, les baby-foot, les disques, les 45 tours à succès. Avec Rose qui s'occupe des relations publiques, tu pars tous les jours en tournée, réparer les machines, faire les caisses. Il m'arrive de "piquer" quelques pièces de vingt centimes dans les petits sacs de jute posés dans la cuisine... Malgré cela, l'affaire prospère peu à peu, s'agrandit, se modernise. A la retraite tu la confies en rente viagère à Jean, mon beau-frère.

Marie-Hélène et moi continuons des études, car à la maison les études et le savoir sont sacrés. Nous sommes aussi plongés dans la ville, le militantisme, mais la maison est toujours ouverte, le 9 de la rue du Sénéchal devient un petit lieu stratégique et de réconfort, à deux pas de la place du Capitole, au cœur de la cité. La maison est ouverte à la jeunesse étudiante, aux amis, à toutes les bonnes personnes. Il y a toujours des animaux à la maison, des chats. Tu aimes bien les éduquer, leur apprendre à sauter, à ne pas voler la nourriture. Tu leur apprends avec beaucoup de patience et de sagesse, à cohabiter, obtenant qu'un chat accepte la présence d'une colombe sur son dos!

A la retraite, tu peux développer à fond tes passions.

La passion de la famille bien sûr et la passion de la Catalogne qui sont étroitement liés. Tu fais de nombreux voyages en Espagne, à Guimèra, à Barcelone. Tu es membre actif du Casal Català où tu retrouves tes compatriotes et amis de toujours. Tu fais partie du bureau. Tu écris des articles

autobiographiques mais aussi sur Ramon Llull pour le bulletin (Butlleti). Tu ne rates aucun Applec de sardanes.

La passion de la radio et de l'électronique continue. Tu fais partie de la génération qui a vu la naissance de la télévision et que cet objet fascine. Tu as enfin les moyens d'acheter du bon matériel. Tu achètes ce qu'il y a de mieux en matière de radio, de télévision, de vidéo. Tu filmes, tu enregistres, tu classes, tu projettes.

La passion de la photo aussi. Depuis la prise de vue jusqu'au tirage en couleur. Tu suis des stages, tu te perfectionnes. Tu photographies beaucoup la famille, les amis. Tu photographies pour le Casal Català, pour les Guérilleros, pour le club de Penne du Tarn, etc... Bien entendu nous ne sommes pas toujours d'accord sur la qualité esthétique des images.

A quatre-vingt ans, tu commences à t'intéresser à l'informatique.

Presque vingt ans d'une retraite bien remplie, pleine et, je le crois, heureuse. Et puis la maladie, le cancer, découvert il y a deux ans. Deux ans de lutte obstinée et sereine contre la maladie, la douleur, la mort. Deux années de stoïcisme qui forcent notre admiration et notre respect. Sans l'oubli d'un seul médicament, d'une seule séance de thérapeutique. Sans une plainte face à la douleur constante, croissante, à peine effacée par la morphine. Sans que l'entourage, en aucune manière, n'en pâtisse. Avec toujours un peu d'humour, un petit clin d'œil, un sourire amical et complice. Un combat serein, inégal, immémorial.

Qu'elle chance d'avoir eu un tel être pour père.

Adieu papa. Adieu Gonçalet.

** Ses cendres, mélangées à de la terre de son village natal recueillie longtemps auparavant par lui-même, ont été dispersées au cimetière de Barcelone en présence de toute sa famille, enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants.*

L'exode français en 1940

écrit en Catalan par Gonçal Roca et traduit par sa fille, Marie-Hélène.

Exilé en France à la suite de la guerre d'Espagne, j'étais garçon d'étable dans une ferme, dans un petit village de quatre maisons, Champigny la Fontelaye, dans le département de l'Eure. La propriété avait quatre vingts hectares et mon travail consistait principalement à m'occuper de 25 vaches, 6 cochons, un petit troupeau de moutons et quelques autres animaux de basse-cour et si je ne leur donnais pas à manger au bon moment, on ne s'entendait plus.

Le maître de la ferme était mobilisé et c'était sa femme et son père qui dirigeaient l'exploitation. Dans la maison vivaient la patronne, son fils Claude âgé de trois ans et sa fille Monique de trois mois. Il y avait aussi en plus du grand-père assez vieux un jeune charretier Janot qui se chargeait de tous les travaux où les chevaux sont nécessaires et un vieux de quatre-vingt ans qui s'occupait du jardin. Il avait parcouru toute la péninsule ibérique en distribuant de la propagande anarchiste. C'était un homme de très bonne compagnie et une véritable encyclopédie ambulante.

Nous tous plus quelques saisonniers nous formions une grande famille paysanne, nous entendant tous très bien.

Les Allemands avaient commencé à envahir le territoire et comme mon inquiétude s'accroissait avec le bruit des canons, je demandai la permission d'aller en vélo du côté des détonations, sans m'éloigner de plus de trente kilomètres pour essayer d'obtenir des informations. Contournant Évreux, la capitale de l'Eure je trouvai les habitants de Bonneville-sur-Iton en pleine évacuation, finissant de charger le peu de véhicules encore disponibles, convaincus que "les boches" comme ils disaient occuperaient le village le jour même.

Extrêmement affligé par ce spectacle de désolation, je voulus revenir à la ferme en traversant Évreux ; j'étais presque arrivé au centre de la ville quand les célèbres avions Stuka commencèrent pour la première fois à bombarder cette ville sans défenses sans autre objectif que de détruire et terroriser la population. Ce fut une scène horrible : une profusion de bombes accompagnées de leur sifflet strident qui à lui seul glaçait le sang, les édifices qui tombaient, les gens qui courraient dans tous les sens sans bien savoir quoi faire et moi qui demandais autour de moi le meilleur chemin pour quitter la ville sans me tromper de direction.

Ces moments qui ne s'oublient jamais et qui me rappellent, par analogie, un jour de septembre 1936. Prêt avec mes camarades à donner l'assaut au village de Sietano dans la province d'Osca nous vîmes des avions arriver que nous ne parvenions pas à identifier, lorsque une pluie de bombes de petite dimension nous tomba dessus. Quand ils partirent, je me retrouvai au pied d'un olivier ; griffant la terre pour creuser un trou où me cacher.

A la ferme tout le monde m'attendait pour avoir des nouvelles. Je leur dis qu'étant donné que j'avais combattu contre eux et que je n'avais aucune garantie sur ce qui m'attendait s'ils m'attrapaient, je fuirai avec le vélo essayant de ne pas tomber entre leurs mains. Mais si j'étais français comme eux, je ne bougerais pas d'ici parce qu'il n'y avait aucun front de bataille et que les soldats passeraient comme s'ils faisaient une promenade.

Les gens de la ferme n'étaient pas d'accord entre eux sur la conduite à tenir et moi j'avais déjà le pied sur la bicyclette pour partir quand la patronne me demanda d'aller à la gendarmerie de Saint-André de l'Eure à quelques cinq kilomètres de là pour leur porter le message suivant : "Monsieur le gendarme, je suis Mme Fessar de Champigny. Mon mari est mobilisé, je me retrouve seule avec mon père de 75 ans et deux enfants en bas âge. Devant la situation présente, que me conseillez-vous de faire ? Dois-je rester ou partir ?"

Je frappai à la gendarmerie sans résultat. Je fis le tour du village et je me rendis compte que toutes les portes et les fenêtres étaient fermées et les rues vides. Tournant au coin de rue, une troupe de soldats français tremblants m'obligèrent à me jeter à terre et à ne pas bouger si je voulais avoir

la vie sauve. Il faut que je précise qu'en ce temps là j'avais les cheveux si blonds que les gens me prenaient plus pour un Allemand que pour un Espagnol.

La situation éclaircie, le lieutenant qui commandait la patrouille écrivit sur le papier de la patronne qu'il lui conseillait de partir au plus vite parce que l'ennemi arrivait.

Suivant ce conseil (qui me paraissait très mauvais) elle décida d'abandonner la ferme. Je fis partie de la caravane qui se composait d'une grande charrette tirée par quatre chevaux conduite par le charretier Alfred et une tartane conduite par le grand-père Louis.

La maîtresse partit avec la voiture et les deux enfants. Si tout allait bien nous devions nous retrouver aux alentours d'Orléans à quelques 130 kilomètres de la ferme. Charrette, tartane et voiture étaient chargées à verser d'objets utiles et de nourriture pour les personnes et les chevaux. Nous trouvons la route pleine de véhicules de toutes les époques et de gens de tous les âges épouvantés par les canonnades proches et le passage constant d'avions.

Comme il fallait s'en douter nous ne nous retrouvâmes pas avec Madame Fressar au lieu convenu et le garçon charretier qui essayait de la trouver fut fait prisonnier par les Allemands.

Je me trouvai alors dans une situation bien difficile car, si je savais mener un cheval par le licol je n'en avais jamais conduit quatre avec cette grappe de rênes, surtout sur une route si encombrée. En ce mois de juin si chaud, moi, j'avais des sueurs froides.

Tant bien que mal et à marche forcée nous dépassâmes Châteaudun et nous quittâmes la route pour faire manger les chevaux et nous reposer un peu car nous n'en pouvions plus.

Je retournai sur la route tout en mangeant un morceau de pain pour voir si je voyais passer la maîtresse ou le garçon. Il n'y avait pas deux minutes que j'étais là qu'une patrouille de tankistes français m'entoure, me menaçant avec d'imposants pistolets. "Ne bouge pas si tu ne veux pas qu'on te descende ici-même". Une nouvelle fois ma blondeur me jouait un mauvais tour.

Mes explications ne comptèrent pour rien. Quelqu'un les avait informés de la présence d'un espion, moi sans doute. On me conduisit au P.C. où le capitaine m'interrogea durement. Je voyais les choses fort mal parties autant pour moi que pour le pauvre grand-père, sûrement désespéré de ne pas me voir revenir et des canonnades et coups de feu chaque fois plus proches.

Il y avait une heure que j'étais prisonnier quand les obus allemands, heureusement pour moi, commencèrent à tomber autour des tanks. À peine le temps de dire amen et tout le détachement disparut, me laissant seul. Devais-je fuir rapidement ou revenir sur mes pas pour retrouver le grand-père ? En conscience je ne pouvais l'abandonner, même si cela devait me coûter la vie.

Vous pouvez imaginer la joie qu'il eut lorsqu'il me vit. Agenouillé, il remerciait tous les saints de la terre et m'embrassait si fort qu'il me faisait perdre la respiration. Je le pressai de continuer le trajet mais nous n'eûmes pas le temps de revenir sur la route : Châteaudun était tombé et les premières troupes allemandes passaient devant mes yeux en larmes.

Comme si rien n'était arrivé, les Allemands nous firent retourner à la ferme où cinq jours plus tard arriva Madame Fressar qui nous expliqua qu'elle aussi avait eu très peur.

Un soir travaillant dans un champ avec un compagnon, je trouvai un Mauser en bon état, chargé de cinq balles qu'un soldat français avait du abandonner. Moi qui suis d'un naturel pacifique et m'entends peu aux armes, je mis le cran de sécurité pour qu'il ne tire pas. Nous étions à trois cents mètres du village dont le clocher servait de poste d'observation aux soldats du camp d'aviation de Saint-André de l'Eure et je m'entendis dire à mon compagnon : Le général de Gaulle a dit que la France a perdu une bataille mais qu'elle n'a pas perdu la guerre et comme je suis d'accord avec lui je vais tirer sur le clocher pour qu'il résonne sur toute la France et que le combat continue.

Je croyais que la balle se partirait pas et j'appuyai sur la détente et par tous les démons de l'enfer la détonation fut retentissante.

Plus tard j'eus beaucoup de peine à éviter d'être arrêté, mais la résistance commençait et grâce aux sacrifices la France gagna la guerre.

Rose Oliver Exposito

par Marie-Hélène Roman-Roca et revu par son neveu, Simon

Simon Roca s'associe à sa tante Marie-Hélène Roman-Roca pour rendre hommage à sa grand-mère Rose Roca-Oliver.

Ma mère, Rose Oliver Exposito, est née en 1914 à Roda de Ter, village très industriel de Catalogne, à côté de Vic. Ses parents Marguerite et Francisco étaient tous deux travailleurs du textile. Elle aussi alla travailler en usine. Mon grand-père était responsable syndical. Rose alla faire l'école des cadres du PSUC et était une dirigeante politique pendant la guerre. Toute sa vie elle resta fidèle à Staline qui "leur avait donné des avions".



Portrait de Rose

particulièrement d'argent. Pendant la guerre, elle était devenue la marraine de guerre de mon père. Ils reprirent contact. Mon père lui envoyait de l'argent, puis il descendit de Normandie pour la retrouver à Toulouse où elle fut femme de chambre dans un hôtel, bonne à tout faire chez des particuliers...

Ils se marièrent en 1944 et allèrent vivre avec ses parents dans une petite maison de M et Mme Bleys, rue du Docteur-Guibaud, où vivait déjà mon père.

Pendant les bombardements du camp d'aviation, ils allaient tous, propriétaires et locataires, se terrer dans un grand trou qu'ils avaient creusé au fond du jardin. A la fin de la guerre ils firent tous ensemble un grand repas de fête. Les liens les plus affectueux, qui perdurèrent, s'étaient tissés entre eux.

Tant que dura l'occupation mes parents œuvrèrent pour la Résistance (Je possède encore un chemisier cousu de sa main dans une toile de parachute). A ce propos, bien que ce soit un peu hors sujet, je voudrais dire que ma mère a toujours rendu

Pendant la Retirada, évacuée de Barcelone à la dernière limite, elle fit la route en camion avec ses camarades, pourchassés par les fascistes. Arrivés à Camprodon, ils subirent un terrible bombardement et dans un excès de désespoir mirent à sac la maison bourgeoise abandonnée par ses habitants où ils avaient trouvé refuge. De leur côté, mes grands-parents firent tout le trajet à pied à travers les Pyrénées.

Mis dans des camps, ma mère et ses parents se retrouvèrent grâce aux petites annonces. Ils étaient à Moulins, dans l'Allier, et firent un autre exode en 1940. Avant de revenir s'installer à Toulouse, ils allèrent travailler dans une ferme à Ambax à côté de L'Isle-en-Dodon, où la nourriture était plus assurée.

Ma mère gardait les vaches. Leur vie était très difficile, ils manquaient de tout et

N° d'enregistrement : 94 619/1035

Bénéficiaire de la
Convention de 1933
en vertu du Décret du 15-3-1945



Signature du titulaire :

Le Directeur de l'Office Français de Protection
des Réfugiés et Apatrides

CERTIFIE

que **MOLIVER RIERA Francisco**
demeurant à **Blagnac (H.G.)**
né (e) le **5 Mars 1880**
à **Manlleu (Barcelone)**
fils (fille de) **Francisco**
et de **Maria**
est réfugié (e) **Espagnol**
et qu'il (elle) est placé (e) sous la protection
juridique et administrative de l'OFFICE :

Ce CERTIFICAT est valable :
du **30/7/1956** au **29/7/1959**
Paris, le **30 JUILLET 1956**
Le Directeur,

NOTA. — Ce document ne dispense pas son titulaire de la carte de séjour.

N° d'enregistrement : 763240

Bénéficiaire
de la
Convention de 1933



Signature du titulaire :

RENOUVELLEMENT

Le Directeur de l'Office Français de Protection
des Réfugiés et Apatrides

CERTIFIE

que M.me **OLIVER Margarita née EXPOSITO**
demeurant à **TOULOUSE (Hta Gne) MASNOU**
né(e) le **21 DECEMBRE 1891**
à **MONTSENY (Barcelone)**
fils (fille) de **Manuel**
et de **Maria**
est réfugié (e) **Espagnole**
et qu'il (elle) est placé (e) sous la protection
juridique et administrative de l'OFFICE.

Ce certificat est valable :
du **29/1/1974** au **29/1/1979**
Paris, le **29 JUILLET 1974**
Le Directeur,

39

GRATUITÉ
Décret 25.9.52
Art. 2-1°

NOTA. — Ce document ne dispense pas son titulaire de la carte de séjour.

Carte de réfugiés de Francisco et Marguerite Oliver

hommage aux gendarmes de Blagnac qui prévenaient les intéressés lorsqu'une rafle était annoncée. Elle parlait en particulier "d'une pauvre famille juive" du village.

Pendant des années, durant l'été, j'ai vu chez mes parents un Parisien qui venait les saluer et parler d'autres temps. Je ne sais ni son nom, ni s'il était Blagnacais de souche ou réfugié, ce que je sais c'est qu'à 16 ans, il rampait sur le terrain d'aviation de Blagnac pour saboter les avions allemands.

Après la guerre mes parents contribuèrent à la création de l'hôpital Varsovie (verse le vin), aujourd'hui Ducuing. Exclue par la suite du PC espagnol pour des raisons de politique interne, ma mère garda toujours ses convictions communistes : en 1968, malgré son accent, on la vit vendre l'Humanité Dimanche à la criée, au marché aux puces de Toulouse place Saint-Sernin.

Je ne parlerai ni de son intelligence, ni de ses qualités de cœur, c'est le domaine du privé. Je suis cependant heureuse de lui rendre cet hommage car, comme dit le poète, elle a toujours gardé au cœur une plaie ouverte.

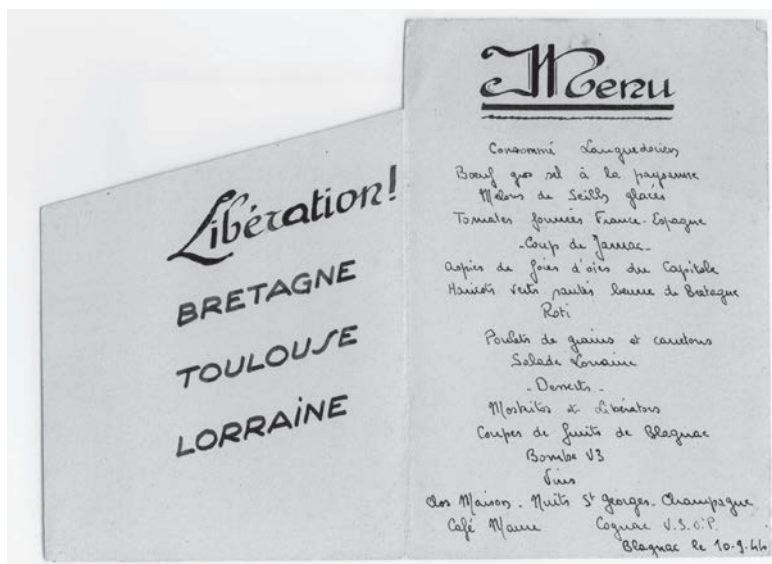


À la ferme près de L'Isle-en-Dodon

Récépissé de la demande de renouvellement de la carte de séjour



Menu 10 septembre 1944



Le parcours de Pili

par Sylvie Fabia-Garcia Fernandez

De Barcelone à Blagnac, en passant par les camps d'internement, le parcours de Pili, réfugiée espagnole.

II^e République espagnole : espoirs et désenchantements

Après la dictature de Miguel Primo de Rivera, le roi Alphonse XIII fait organiser les élections municipales de 1931 ; la victoire inattendue de nombreux candidats républicains entraîne son exil et la proclamation de la II^e République le 14 avril.

Cette République doit composer avec les déséquilibres sociaux, régionaux et spirituels, avec les conséquences de la crise économique mondiale de 1929, ainsi qu'avec l'écho des grandes luttes idéologiques entre communisme, fascisme et libéralisme, qui se déroulent en Europe. L'exaspération de tous les conflits rendant problématique le fonctionnement d'une véritable démocratie, le système politique s'effondre.



Proclamation de la II^e République

Alfonso Sánchez Portela - 14 avril 1931, Puerta del Sol Madrid

L'Espagne se déchire

En 1934, l'exacerbation croissante des tensions entre Espagnols culmine avec l'insurrection des Asturies, une province minière du nord-ouest de l'Espagne, que le gouvernement réprime dans le sang.

Au printemps 1936, la victoire électorale du "Frente Popular" entraîne la résurgence de troubles civils et de violences réciproques. "L'Espagne se déchire – socialement et géographiquement – en deux camps qui s'affrontent violemment" (1) : les républicains et les nationalistes.



Prémonition de la guerre civile

Salvador DALÍ - 1936

En juillet 1936, suite à un soulèvement militaire orchestré par des généraux sous prétexte de préserver l'unité nationale, la Guerre Civile espagnole débute, une guerre fratricide qui va ravager le pays durant trois ans, et engendrer une multitude de tragédies humaines.

Quatre-vingts ans après, les témoins et leurs descendants en paient encore le prix.

Prise dans cette tourmente révolutionnaire, la mère de Pili, Aurora Fernandez Barredo, une modeste ouvrière asturienne rêvant de justice sociale, devient "infirmière" et œuvre dans les hôpitaux de guerre de son syndicat. Fin 1937, elle accompagne un groupe d'enfants évacués vers la France qui fuient l'arrivée des nationalistes, et se réfugie ensuite à Barcelone où elle accouche de Pili fin avril 1938, sous les bombardements de l'aviation fasciste.

La Retirada et les camps d'internement



Pili et sa mère - Camp de Peronne - 1940

En janvier 1939, Barcelone tombe à son tour et c'est alors que commence la Retirada, "un des plus grands exodes des temps modernes, qui a jeté sur les routes un demi-million d'hommes, de femmes, d'enfants" (2). Parmi eux, Pili et sa mère, pour lesquelles commence un long parcours à travers la France.

Elles sont d'abord accueillies dans le nord de la France, dans la Somme : centre d'hébergement de Cayeux-sur-Mer le 4 février, hospice de Roisel le 8 février, camp de réfugiés espagnols de Peronne en juin.

L'arrivée des troupes allemandes dans la région en mai 1940, les amène à fuir, de nouveau sous les bombes, pour se réfugier dans le sud de la France : Haras de Perpignan, camp d'Argelès le 22 mai, camp de Bram le 29 mai. C'est là qu'Aurora est atteinte de dysenterie et décède à l'hôpital de Carcassonne le 23 septembre, "à l'âge de 26 ans, après 3 ans d'exode, loin des siens et de sa terre natale" (3).

Pili, devenue orpheline, est transférée au camp de Rivesaltes le 19 avril 1941 où "les conditions matérielles [...] sont sommaires", "le problème principal demeure les capacités de chauffage car le camp est exposé [...] à tous les vents", "la situation sanitaire du camp est désastreuse", "la maladie de la faim est endémique dans le camp" (4).

Une lumière dans la nuit

Pili n'a aucun souvenir de cette période mais on lui a raconté la rencontre avec l'homme qui l'a sauvée de cette situation dramatique : "Papa (Jean D.) était un officier de gendarmerie et gardien de camp ; un soir, alors qu'il effectuait sa ronde, il entend du bruit du côté des poubelles ; il s'approche, pensant qu'il s'agissait d'un chien errant, et découvre, stupéfait, une petite tête blonde, moi, en train de manger un trognon de chou-fleur. Il se renseigne sur mon compte et en



Pili avec son parrain Ambrosi le jour de son baptême - Camp de Rivesaltes - 1941

apprenant que je suis orpheline, il est venu me chercher tous les jours à l'heure des repas, pour m'amener manger au mess".

Jean D. et son épouse Madeleine décident de recueillir Pili et lui offrent ainsi une deuxième chance dans la vie. Elle est "libérée" en décembre 1941 et devient la "poupée chérie" de leurs deux filles adolescentes. C'est grâce à cette famille française, généreuse et aimante, qu'elle a pu avoir une enfance heureuse même si la Seconde Guerre mondiale et l'après-guerre ont rendu la vie difficile dans le petit village du Tarn-et-Garonne où elle vivait.

Une intégration réussie

Coupée de ses racines espagnoles, Pili est devenue française à part entière, loin des vicissitudes du sort de l'Espagne et de ses exilés. "Je suis allée à l'école du village et j'ai toujours été considérée comme les autres. Après, j'ai poursuivi ma scolarité à Montauban où j'ai passé un diplôme de secrétaire à l'École Pigier. J'ai demandé la nationalité française vers l'âge de vingt ans car je voulais entrer dans l'armée".

"Finalement, M. Pradet, un ami de Papa, m'a obtenu un emploi à Blagnac dans l'entreprise Gallaup (5), en 1957. Je me suis mariée en 1958 avec Claude, Toulousain de souche et plâtrier de son état. Après la naissance de Daniel, mon premier enfant, j'ai déménagé au Moulin (6) ; cela fait beaucoup rire Marc, mon dernier, quand je lui raconte notre déménagement que nous avons fait avec une brouette ! Un an après la naissance de mon troisième, Claude, nous nous sommes installés à la Cité du Plateau, le 15 décembre 1962. J'ai dû arrêter de travailler pour m'occuper de mes cinq enfants ; ensuite, j'ai trouvé un emploi à la Mairie de Blagnac, dans les cantines, jusqu'à ma retraite. Ça a été une grande fierté de recevoir la médaille de la famille française."



Pili à 6 ans



Photo de classe



Des recherches familiales gratifiantes

Ses origines espagnoles étaient loin des préoccupations de Pili car parfaitement intégrée dans la société française et toute dévouée à sa famille. Ce n'est qu'à la retraite qu'elle cède aux demandes répétées de sa cadette : faire des recherches sur sa mère, juste pour savoir où elle vivait. C'est alors que commencent des recherches qui durent depuis vingt ans et qui sont allées de surprise en surprise.

Pili écrit à la mairie de Villaviciosa, petite ville de bord de mer où vivait sa mère, tandis que "sa fille Sylvie [...] va remuer ciel, terre et internet pour donner figure à ses grand-parents" (7).

La première merveilleuse surprise a été de découvrir que Pili avait une demi-sœur, de cinq ans son aînée, confiée aux parents de sa mère à son départ des Asturies. Cette sœur, Aurora, ne parle qu'espagnol et Pili, uniquement français, mais le langage du cœur les unit et elles arrivent à discuter des heures durant. "Les retrouvailles à Blagnac, soixante ans après, ont été très intenses et gravées pour toujours dans nos cœurs. Dès la première seconde, nous nous sommes sentis en famille".

Sabine, l'autre fille de Pili, et Bernardino, l'un des deux fils d'Aurora, se sont mariés pour la plus grande joie de tous et vivent aujourd'hui à quelques kilomètres du village natal de leur grand-mère maternelle.

La deuxième surprise heureuse est venue du fin fond de l'Espagne. Des recherches fastidieuses aux Archives Départementales de Carcassonne et de Perpignan, ainsi que sur Internet, ont permis de localiser une famille d'Andalousie qui avait sympathisé avec la mère de Pili, dans la Somme, et qui s'était occupée d'elle une fois orpheline ; cette famille comptait l'adopter mais sans succès ; repartie en Espagne en 1941, elle avait continué à parler d'elle, les parents se demandant,

jusqu'à leur dernière heure, ce qu'elle était devenue. "Ça a été une immense joie réciproque de retrouver les enfants de cette famille et leurs descendants ; ils m'ont transmis leurs souvenirs, et



Aurora et Pili - Blagnac - 1998



Pili, Joaquim et son épouse Rosario - Jimena de la Frontera - 2002

même des photos de moi et de ma mère en exil, alors que je n'en avais aucune. C'est grâce à l'un des enfants encore en vie, Joaquim, que j'ai pu reconstituer mon parcours en France".

Les investigations continuent du côté du père dont on sait seulement qu'il s'appelait Angel Garcia.

Même si elle est née de l'autre côté des Pyrénées, Pili se sent française et caoueco, tout comme sa famille ; c'est un bel exemple d'intégration réussie grâce à la générosité, à la solidarité et à la fraternité des personnes qui ont croisé sa route.

SOURCES et BIBLIOGRAPHIE

Merci à Pili pour son témoignage et à Progreso pour sa relecture.

- (1) Émile Temime, 1936, La Guerre d'Espagne commence, Éditions Complexe, 1986, 2006
- (2) Martin Malvy, Républicains espagnols en Midi-Pyrénées : Exil, histoire et mémoire, Presses Universitaires du Mirail, 2004
- (3) Sylvie Fabia, Hommage aux réfugiés espagnols de 1939 inhumés au cimetière de Carcassonne, <http://espana36.pagesperso-orange.fr/exil/carcassonne.html> (consulté le 20/02/2016), Charles Farreny
- (4) Anne Boitel, Le camp de Rivesaltes 1941-1942, PUP, Mare Nostrum, 2001
- (5) Entreprise Galaup, cf. revue "Blagnac, questions d'histoire" n° 50
- (6) Le moulin, cf. revue "Blagnac, questions d'histoire" n° 20
- (7) Progreso Marin, Exilés espagnols, la mémoire à vif, éditions Loubatières, 2008

Autre source : <http://histoiredespaigne.wordpress.com> (consulté le 20/02/2016)

Juan José Padilla-Garcia

par Jean Padilla

Pépé Juan avait deux souhaits : vivre l'an 2000 et arriver à cent ans. Il nous a quittés le 7 août 2001 et aurait eu 100 ans aujourd'hui, 26 novembre 2014.

A 22 ans, il s'est engagé comme volontaire dans l'Armée de la République et est arrivé au grade de sous-officier. Il a participé à la bataille de l'Ebre, dans la 15^e batterie de DCA, lui le boulanger, comme spécialiste électricien, responsable, d'une unité d'éclairage et de captage des sons. A 25 ans, il avait la responsabilité d'un matériel très sophistiqué pour l'époque et sous ses ordres, un caporal et 7 soldats. Lors de la retirada de l'Ebre, en janvier 1938, au cours d'un bombardement, à Caspe, près de Saragosse, il sera blessé à l'épaule gauche. Il restera hospitalisé à Barcelone pendant cinq mois. Revenu ensuite sur le front, il a pris le chemin de l'exil après la chute de Barcelone.

Voilà ce qu'il a noté de sa main, sur un petit carnet, lors de son internement dans les camps de concentration de Saint-Cyprien, Agde, Le Barcarès et Argelès (voir page suivante).

La guerre d'Espagne n'était pas qu'une querelle entre Espagnols, mais pour une large part, une guerre inégale, contre le fascisme européen coalisé : dans les rangs de l'armée franquiste, en plus du matériel, il y avait 120 000 italiens, 25 000 allemands et 20 000 portugais.

Devant nous, Pépé ne parlait pas de ce qu'il avait vécu. On l'entendait en discuter avec les autres Espagnols, avec beaucoup de pudeur. Je regrette aujourd'hui de ne pas avoir essayé de le faire parler davantage. Malgré la bravoure dont ils avaient fait preuve, il leur a fallu beaucoup de courage, à ces jeunes hommes, pour dépasser les humiliations subies après la défaite, lors de leur arrivée en France et se reconstruire un avenir !

Cette évocation, en ce jour particulier, comme une manière de nous rappeler nos racines.

Bises à tous.

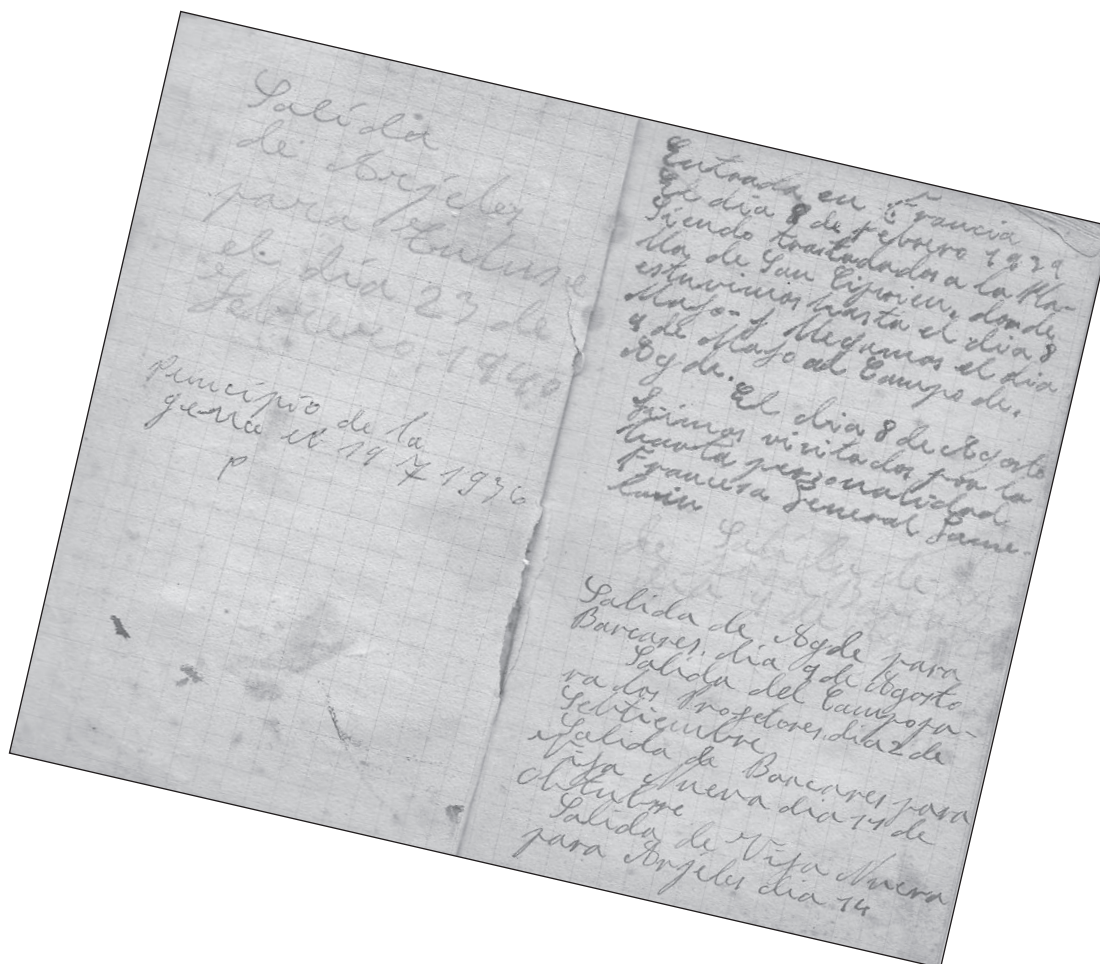
Jean Padilla a écrit ce petit texte et l'a envoyé à ses enfants, petits-enfants et neveux (d'où la dernière phrase).



Juan (agenouillé à gauche) devant la « baraque » qu'il partageait avec ses compagnons au camp d'Argelès et qu'ils avaient probablement construite eux-mêmes, avec des matériaux de récupération.

Salida de Argeles para Toulouse el dia 23 de 1940
Principio de la guerra el 19 7 1936

Départ d'Argelès pour Toulouse le 23 février 1940
Début de la guerre le 19 7 1936



Entrada en Francia el dia 8 de Febrero de 1939
Siendo trasladados en la plalla de San Ciprien donde estuvimos hasta el dia 8 mayo y llegamos el dia 9 de mayo al campo de Agde
El dia 8 de agosto fuimos visitados por la (alta?) Personalidad Francesa General Gamelain.

Entrée en France le 8 février 1939
Suite transférés sur la plage de St Cyprien où nous sommes restés jusqu'au 8 mai et nous sommes arrivés le 9 mai au camp d'Agde
Le 8 août nous avons eu la visite de la (haute?) personnalité française du Général Gamelain.

Salida de Agde para Barcares dia 9 de Agosto. Salida del campo para los (proyetores ?) dia 2 de sebtiembre.
Salida de Barcares para Viya Nueva dia 11 de sebtiembre.
Salida de Viya Nueva para Argeles el dia 14.

Départ d'Agde pour Barcares le 9 août.
Départ du camp pour les ??? le 2 septembre.
Départ de Barcares pour Villeneuve le 11 septembre.
Départ de Villeneuve pour Argeles le 14.

Padilla Garcia
 Juan
 26-4-1917
 La Carolina
 Sargento
 Panadero
 Campo N° 2
 Barrague J. 2
 N° Matricula 652

1 Chemise
 1 Chemise de
 1 Calcaçon
 1 Espadrilles
 DIA. 7. DE JULIO. DEL 1917

▼ Familles Roca et Padilla
 avec leur premier enfant :
 Marie-Hélène Roca et Jean Padilla



▲ Fiches d'enregistrement au Camp d'Agde

▼ Carte de travail de Juan Padilla

MÉTIER : L'onteur électricien
 20.54

NOM : PADILLA-GARCIA

Prénoms : Juan José

Né le : 26.11.1914

à : LA CAROLINA

de : Luis

et de : Consuelo

Nationalité : Espagnole

Sexe : MASC.

Date d'entrée en France : 1939

N° de la carte de séjour : 47 AC 40032

VALIDITÉ TERRITORIALE
 Ensemble du Territoire
 de la France métropolitaine.

Délivrée le : 23.4.51

par M. le Directeur départemental du Travail et de la
 Main-d'œuvre de la Région de TOULOUSE.
 Le Directeur,
 Le Chef du Service
 de la Main-d'œuvre Etrangère.

Juan José Padilla
 (Cachet)

REPUBLIQUE FRANÇAISE

MINISTÈRE DU TRAVAIL
 ET DE LA SÉCURITÉ SOCIALE

CARTE ORDINAIRE
 DE TRAVAIL
 À VALIDITÉ PERMANENTE

E N° 182657

NOM : PADILLA-GARCIA

Nota. — Cette carte ne peut tenir lieu de carte de séjour.
 Elle n'est valable, en ce qui concerne les étrangers âgés
 de 16 ans au moins, qu'accompagnée de la carte de séjour
 ou du récépissé en tenant lieu, délivrés par les Services
 du Ministère de l'Intérieur.

J. 624950